



LE
REVERS
DE LA
MÉDAILLE

Olga
Lossky

DENOËL

Le Revers de la médaille

DU MÊME AUTEUR

Requiem pour un clou, Gallimard, 2004

Vers le jour sans déclin: une vie d'Élisabeth Behr-Sigel,
Éditions du Cerf, 2007

La Révolution des cierges, Gallimard, 2010

La Maison Zeidawi, Denoël, 2014

Olga Lossky

Le Revers
de la médaille

roman

DENOËL

© Éditions Denoël, 2016

Illustration et conception graphique : Kate Forrester

*Au sculpteur de médailles Paul Vincze
et à ma grand-tante Betty, sa femme*

AVERTISSEMENT

Inspirée de faits réels, cette histoire n'en reste pas moins une pure fiction qui n'a aucune prétention biographique.

I

L'AVERS

Visages: d'où viennent-ils, chair pénétrée parfois d'une lumière qui n'est pas celle du soleil? déchirures dans la prison indéfinie du monde, vers quels secrets?

Olivier CLÉMENT, *L'Autre Soleil*,
autobiographie spirituelle

Son regard oscillait entre le profil concentré d'Erzsebet et la feuille vierge du bloc, sur lequel il reproduisait les traits de la jeune fille à brefs coups de fusain. Il s'attardait peu sur un même dessin, tournant à intervalles rapides la page de son carnet pour y fixer une nouvelle esquisse, tandis que les doigts d'Erzsebet accrochaient les touches du piano.

La *Mélodie hongroise* de Schubert se répandait par bribes dans la pièce. Erzsebet en malaxait chaque mesure sous ses paumes pour tenter d'en rendre les notes plus fluides. La musicienne était perturbée par ces yeux qui la scrutaient comme s'ils cherchaient à déshabiller la chair de ses pommettes. Elle s'excusa à plusieurs reprises de sa maladresse, mais Pál ne l'entendait pas, pas plus qu'il ne prêtait attention à la musique malmenée, trop concentré sur l'exécution de son croquis.

Une odeur de terre humide montait depuis la fenêtre ouvrant sur les berges du Danube. Dans la clarté finissante du jour, le jeune homme s'empressait de capter les

dernières lumières de ce visage reflété par la laque noire du piano.

La première fois qu'il avait dessiné Erzsebet, Pál avait manqué compromettre sa carrière de pianiste. Il s'était glissé dans la salle d'audition publique des étudiants du conservatoire, espérant trouver dans les élèves installés derrière l'instrument des modèles immobiles qu'il pourrait reproduire à moindres frais. Le premier musicien était affublé de tics nerveux rendant difficile toute esquisse. Le deuxième accompagnait son jeu de tels déhanchements qu'on finissait en le regardant par avoir le mal de mer. Au bout de vingt minutes d'une musique dont il ne goûtait guère l'agrément, Pál se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de se rendre à une séance publique du Parlement.

La troisième pianiste était Erzsebet. Lorsqu'elle parut sur la scène, il fut saisi par la transparence de son visage. La beauté s'y ordonnait avec une évidence simple. À peine fut-elle installée devant l'instrument qu'il se mit à crayonner sans relâche. La jeune fille débuta de façon résolue son morceau mais, au bout de quelques mesures, il était manifeste que quelque chose l'incommodait, comme si une mouche ne cessait de bourdonner contre son oreille. Pál finit par se douter que c'était son propre regard, braqué sur elle depuis le premier rang, qui l'empêchait de se concentrer. Il posa alors son crayon et ferma les yeux.

Tandis que la musique s'élevait plus librement sous le toit de l'auditorium, lui continuait à dessiner sur le voile clos de ses paupières le profil de la jeune fille penché vers le

clavier – une ligne diaphane qui partait des cheveux brun clair, soulignait le léger bombage du front, esquissait un nez aquilin avant de se perdre dans la générosité des lèvres surmontant un menton frêle et pointu.

Il l'avait attendue à la sortie de l'audition, pour s'excuser.

– Les modèles coûtent cher, vous savez. Et il est difficile de trouver dans la vie courante quelqu'un d'assez immobile pour être dessiné. Je n'ai que des frères turbulents dont je n'ai jamais réussi à finir un seul croquis.

Elle sourit, une fois évacuée la tension de cette prestation qui, par la faute de l'artiste, avait failli tourner à la catastrophe. Elle était parvenue à se reprendre et le jury lui avait décerné un troisième prix. Le compliment informulé que recelait l'attitude du jeune homme à son égard lui faisait oublier qu'elle avait, à cause de lui, frôlé l'élimination. À présent, ses amis l'entraînaient dans les rues de Budapest en vue de fêter son succès.

– Je serais heureuse de poser pour vous, l'assura Erzsebet avant de s'éloigner. Et je tâcherai de me montrer plus disciplinée que vos frères...

Ils s'étaient revus et elle avait accepté de s'exposer au feu de ce regard décortiquant. Mais rester assise, immobile, tout en se sachant observée s'était révélé plus dur qu'elle ne le pensait et elle avait préféré se mettre à son instrument – sinon pour y travailler efficacement, du moins pour se donner une contenance.

Ils se retrouvaient presque chaque soir, dans le vaste appartement des parents d'Erzsebet, une fois achevées leurs journées d'études respectives, elle au conservatoire, lui aux Beaux-Arts.

– Je travaille sur un projet secret, lui avait confié Pál sans en dévoiler davantage. Mon maître n'est pas au courant, c'est pourquoi je ne veux pas utiliser les modèles de l'atelier.

Ils parlaient peu. Plongé dans son esquisse, l'artiste n'était que regard, semblant avoir oublié que ce qu'il scrutait si intensément était un être doué de parole et de sentiments. Erzsebet, quant à elle, n'osait le distraire en lui posant des questions, aussi faisait-elle mine de s'adonner au déchiffrage, mais elle ne pouvait se départir du malaise que lui causaient les deux pupilles noires braquées sur elle. La jeune pianiste avait appris à être le point de mire d'une salle de spectacle, cependant l'attention d'un public mélomane n'avait rien de comparable avec cette vision perçante de l'artiste. On aurait dit que Pál cherchait à lui arracher quelque chose. Elle éprouvait de façon palpable le poids de son regard, si intense qu'elle en avait les joues en feu, abrasées par le contact des pupilles charbonneuses. La clarté de fin de jour, qui se répandait à travers la fenêtre ouverte, masquait – espérait-elle – sa rougeur à l'artiste. Pál avait toujours refusé d'allumer la lampe posée sur le piano. « J'aime travailler à la lumière naturelle », arguait-il.

De fait, la séance de pose prenait fin lorsque la pénombre finissait d'envahir la pièce et que les portées de la partition s'embrouillaient au point de rendre les notes illisibles.

Ce soir-là, bien qu'elle n'y vît déjà plus rien, Erzsebet continuait à faire mine de déchiffrer des mesures qu'elle connaissait par cœur. Il était peu probable que l'artiste pût encore dessiner dans ce clair-obscur. Bientôt, Pál posa son fusain, sans cependant détourner les yeux de la jeune femme. Il regardait monter les ombres sur son profil, progressivement effacé par la nuit. Elle n'osait tourner la tête, de peur de croiser ces pupilles brillantes dans l'obscurité et d'y deviner une émotion semblable à la sienne.

– C'est incroyable comme Schubert a su, en fixant cette mélodie qu'il avait entendu fredonner par une petite servante, exprimer l'âme de notre peuple, commenta-t-elle en refermant la partition pour tâcher d'alléger l'intensité de l'instant.

– C'est un peu ce que je tente de faire par mon dessin, lui répondit la voix basse de Pál, enroué d'être resté silencieux. Capter la ligne pure de votre profil pour rendre sur le papier l'essence même de l'âme humaine.

Erzsebet finit par tourner la tête vers le jeune homme. Ils contemplaient chacun le visage de l'autre qui s'estompait dans la nuit, brûlant d'en redessiner les contours de leurs doigts.

L'éclat soudain de la lampe mit un terme à cet échange sans paroles.

– Vous allez vous abîmer les yeux à travailler ainsi dans le noir! s'écria la mère d'Erzsebet. Il est déjà près de neuf heures, vous savez!

La saison qui s'avancait vers l'été allongeait chaque soir leur tête-à-tête de quelques instants supplémentaires de jour.

– Voulez-vous rester dîner? J'ai préparé un chou farci qui est le plat favori de mes enfants.

Au soulagement d'Erzsebet, Pál déclina avec tact la proposition de sa mère.

– Ça'aurait été un immense plaisir, mais on m'attend chez moi.

Ces moments partagés de silence, savourés à deux dans la pénombre, ne pouvaient voisiner avec la bruyante agitation d'un dîner familial, dans l'odeur de chou et les taquineries dont le père d'Erzsebet ne manquerait pas de l'importuner concernant le grand jeune homme taciturne.

Il prit congé d'elle d'une poignée de main et sa paume calleuse, rabotée par l'usage des outils et des plâtres, serra avec une prévenance de caresse les doigts de la pianiste.

Il avait étalé sur la table face à lui les meilleures esquisses du profil d'Erzsebet et ne se lassait pas de les contempler. Il imaginait les commentaires qu'aurait pu lui faire Telcs, son maître. « Sois plus encore dans la légèreté de la suggestion, plutôt que d'appuyer le trait, de peur de le figer. » Ses portraits de la veille avaient cependant su atteindre en quelques lignes une telle densité de vie qu'il n'aurait pas été étonné de voir la tête au fusain se détacher de la feuille pour se tourner vers lui et l'entretenir de Schubert.

Il plaça à part le dernier croquis, interrompu par la nuit montante. Celui-là n'avait pas de valeur artistique – le profil tracé dans une semi-obscurité manquait de précision – mais l'émotion qu'il recelait était d'un autre ordre. Pál resta un moment à contempler l'esquisse, laissant remonter en lui la griserie qui les avait enveloppés tous deux lorsqu'ils se cherchaient des yeux à travers la pénombre. Que serait-il arrivé si la mère de la jeune pianiste n'avait pas fait irruption à cet instant ?

L'artiste se ressaisit. Il rangea le croquis révélateur des

sentiments que lui inspirait Erzsebet sous une pile d'autres papiers. Le moment était venu de passer au dessin final, s'il voulait pouvoir présenter à temps son projet au concours. La Monnaie nationale de Hongrie se trouvait sur le point de frapper des pièces de deux pengő et avait lancé, pour orner cette unité jusqu'à présent inexistante, un appel à projets. À vingt-six ans, il ne pouvait encore rivaliser avec les médaillistes confirmés de ce pays et pourtant il souhaitait présenter une contribution, convaincu qu'il avait ses chances.

Le moment était venu de voir ce que valait vraiment son talent, en le mesurant non plus aux réalisations des autres élèves du maître, dont il se savait l'un des plus brillants disciples, mais cette fois à celles des artistes ayant atteint la maturité de leur expression. Il s'agissait pour lui d'une épreuve décisive de confrontation avec lui-même qui allait permettre de savoir s'il pouvait enfin prétendre au statut d'artiste, quitter la catégorie d'étudiant qui ne s'était que trop attardé derrière les chevalets de l'École des beaux-arts.

Il n'avait fait part à personne de son projet. S'il échouait, comme cela semblait le plus probable, il ne voulait pas subir les consolations des uns et les moqueries des autres, l'humiliation d'avoir surestimé sa valeur.

«Ton art est trop jeune encore pour te lancer dans une telle compétition, lui aurait à coup sûr affirmé Telcs. D'ici une quinzaine d'années, tu pourras peut-être espérer créer une monnaie qui soit frappée.» Pál ne se sentait plus la patience d'attendre. Il avait besoin de savoir maintenant,